

A black and white close-up portrait of Benoît Peeters, an older man with white hair, looking slightly to the right. He is wearing a dark suit jacket and a patterned tie. The background is dark and out of focus.

BENOÎT PEETERS

# DERRIDA

GRANDES  
BIOGRAPHIES

---

Flammarion

Benoît Peeters

# DERRIDA

Flammarion

Benoît Peeters

## DERRIDA

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2010.

Dépôt légal : octobre 2010

ISBN Epub : 9782081346420

ISBN PDF Web : 9782081346437

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081214071

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

Écrire la vie de Jacques Derrida (1930-2004), c'est raconter l'histoire d'un petit Juif d'Alger, exclu de l'école à douze ans, qui devint le philosophe français le plus traduit dans le monde, l'histoire d'un homme fragile et tourmenté qui, jusqu'au bout, continua de se percevoir comme un « mal aimé » de l'université française. C'est faire revivre des mondes aussi différents que l'Algérie d'avant l'Indépendance, le microcosme de l'École normale supérieure, la nébuleuse structuraliste, les turbulences de l'après-68. C'est évoquer une exceptionnelle série d'amitiés avec des écrivains et philosophes de premier plan, de Louis Althusser à Maurice Blanchot, de Jean Genet à Hélène Cixous, en passant par Emmanuel Levinas et Jean-Luc Nancy. C'est reconstituer une non moins longue série de polémiques, riches en enjeux mais souvent brutales, avec des penseurs comme Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault, Jacques Lacan, John R. Searle ou Jürgen Habermas, ainsi que plusieurs affaires qui débordèrent largement les cercles académiques, dont les plus fameuses concernèrent Heidegger et Paul de Man. C'est retracer une série d'engagements politiques courageux, en faveur de Nelson Mandela, des sans-papiers ou du mariage gay. C'est relater la fortune d'un concept la déconstruction – et son extraordinaire influence, bien au-delà du monde philosophique, sur les études littéraires, l'architecture, le droit, la théologie, le féminisme, les queer ou les postcolonial studies.

Pour écrire cette biographie passionnante et riche en surprises, Benoît Peeters a interrogé plus d'une centaine de témoins. Il est aussi le premier à avoir pris connaissance de l'immense archive personnelle accumulée par Jacques Derrida tout au long de sa vie ainsi que de nombreuses correspondances. Son livre renouvelle en profondeur notre vision de celui qui restera sans doute comme le philosophe majeur de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle.

Né à Paris en 1956, Benoît Peeters est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels Lire la bande dessinée, Hergé fils de Tintin et Nous est un autre (éditions Flammarion). Trois ans avec Derrida, les carnets d'un biographe accompagne et complète le présent volume.

## AUTRES OUVRAGES DE BENOÎT PEETERS (EXTRAITS)

- Omnibus*, roman, Minuit, 1976, Les Impressions Nouvelles, 2001.
- La Bibliothèque de Villers*, roman, Robert Laffont, 1980 (épuisé).
- Les Cités obscures*, bandes dessinées (en collaboration avec François Schuiten), 16 volumes parus, Casterman, 1983-2010.
- Le Monde d'Hergé*, monographie, Casterman, 1983.
- Le Mauvais Œil*, récit photographique (en collaboration avec Marie-Françoise Plissart), Minuit, 1986.
- Love Hotel*, bande dessinée (en collaboration avec Frédéric Boilet), Casterman, 1993 ;  
*Ego comme X*, 2005.
- Tokyo est mon jardin*, bande dessinée(en collaboration avec Frédéric Boilet), Casterman, 1997.
- Demi-tour*, bande dessinée(en collaboration avec Frédéric Boilet), Dupuis, 1997.
- Entretiens avec Alain Robbe-Grillet*, DVD vidéo, Les Impressions Nouvelles, 2001.
- Hergé, fils de Tintin*, biographie, Flammarion, 2002.
- Le Transpatagonien*, roman(en collaboration avec Raoul Ruiz), Les Impressions Nouvelles, 2002.
- Lire la bande dessinée*, essai, Flammarion, 2003.
- Nous est un autre. Enquête sur les duos d'écrivains*, essai (en collaboration avec Michel Lafon), Flammarion, 2006.
- Villes enfuies*, récits et fragments, Les Impressions Nouvelles, 2007.
- Lire Tintin, les bijoux ravis*, essai, Les Impressions Nouvelles, 2007.
- Écrire l'image, un itinéraire*, essai, Les Impressions Nouvelles, 2008.
- Chris Ware, la bande dessinée réinventée*, essai (en collaboration avec Jacques Samson), Les Impressions Nouvelles, 2010.
- Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe*, Flammarion, 2010.
- Plus d'informations sur :

[www.derridalabiographie.com](http://www.derridalabiographie.com)

[www.benoitpeeters.net](http://www.benoitpeeters.net)

# DERRIDA

« Personne ne saura jamais à partir de quel secret j'écris et que je le dise n'y change rien. »

## Introduction

Un philosophe a-t-il une vie ? Peut-on écrire sa biographie ? Telle est la question qui fut posée, en octobre 1996, à un colloque organisé par la New York University. Dans une intervention improvisée, Jacques Derrida commença par rappeler :

Comme vous le savez, la philosophie traditionnelle exclut la biographie, elle considère la biographie comme quelque chose d'extérieur à la philosophie. Vous vous souvenez de la formule de Heidegger à propos d'Aristote : « Quelle fut la vie d'Aristote ? » Eh bien, la réponse tient en une seule phrase : « Il est né, il a pensé, il est mort. » Et tout le reste est pure anecdote<sup>1</sup>.

Cette position, pourtant, n'était pas celle de Derrida. En 1976 déjà, dans une conférence sur Nietzsche, il écrivait :

La biographie d'un « philosophe », nous ne la considérons plus comme un corpus d'accidents empiriques laissant un nom et une signature hors d'un système qui serait, lui, offert à une lecture philosophique immanente, la seule qui soit tenue pour philosophiquement légitime [...]<sup>2</sup>.

Derrida appelait alors à inventer « une nouvelle problématique du biographique en général, de la biographie des philosophes en particulier » pour repenser la frontière entre « le corpus et le corps ». Cette préoccupation ne le quitta pas. Dans un entretien tardif, il insista encore sur le fait que « la question de la “biographie” » ne le gênait en rien. On peut même dire qu'elle l'intéressait beaucoup :

Je suis de ceux, peu nombreux, qui l'ont constamment rappelé : il faut bien (et il faut *bien* le faire) remettre en scène la biographie des philosophes et l'engagement signé, en particulier l'engagement politique, de leur nom propre, qu'il s'agisse de Heidegger ou aussi bien de Hegel, de Freud ou de Nietzsche, de Sartre ou de Blanchot, etc.<sup>3</sup>.

Au sein de ses propres ouvrages, Derrida ne craignit d'ailleurs pas, à propos de Walter Benjamin, de Paul de Man et de quelques autres, de recourir au matériau biographique. Dans *Glas* par exemple, il cite abondamment la correspondance de Hegel, évoquant ses liens familiaux et ses soucis financiers, sans considérer ces textes comme mineurs ni comme étrangers à son travail philosophique.

Dans une des dernières séquences du film que lui consacrèrent Kirby Dick et Amy Ziering Kofman, Derrida va même plus loin, répondant de manière provocatrice sur ce qu'il voudrait découvrir dans un documentaire sur Kant, Hegel ou Heidegger :

J'aimerais les entendre parler de leur vie sexuelle. Quelle est la vie sexuelle de Hegel ou de Heidegger ? [...] Parce que c'est quelque chose dont ils ne parlent pas. J'aimerais les entendre évoquer quelque chose dont ils ne parlent pas. Pourquoi les philosophes se présentent-ils dans leur œuvre comme des êtres asexués ? Pourquoi ont-ils effacé leur vie privée de leur œuvre ? Pourquoi ne parlent-ils jamais de choses



personnelles ? Je ne dis pas qu'il faudrait faire un film porno sur Hegel ou Heidegger. Je veux les entendre parler de la part que l'amour joue dans leur vie.

De manière plus significative encore, l'autobiographie – celle des autres, Rousseau et Nietzsche au premier chef, mais aussi la sienne – fut pour Derrida un objet philosophique à part entière, digne de considération dans son principe et plus encore dans son détail. À ses yeux, l'écriture autobiographique était même le genre par excellence, celui qui, le premier, lui avait donné l'envie d'écrire, celui qui ne cessa jamais de le hanter. Il rêvait depuis l'adolescence d'une sorte d'immense journal de vie et de pensée, d'un texte ininterrompu, polymorphe, et pour ainsi dire absolu :

Au fond les Mémoires, sous une forme qui ne serait pas ce qu'on appelle en général des Mémoires, sont la forme générale de tout ce qui m'intéresse, le désir fou de tout garder, de tout rassembler dans son idiome. Et la philosophie, en tout cas la philosophie académique, pour moi, a toujours été au service de ce dessein autobiographique de mémoire<sup>4</sup>.

Ces Mémoires qui n'en sont pas, Derrida nous les a donnés en les disséminant dans beaucoup de ses livres. *Circonfession*, *La Carte postale*, *Le monolinguisme de l'autre*, *Voiles*, *Mémoires d'aveugle*, *La contre-allée*<sup>5</sup> et bien d'autres textes, dont beaucoup d'entretiens tardifs, ainsi que les deux films qui lui ont été consacrés, dessinent une autobiographie fragmentaire, mais riche en détails concrets et quelquefois très intimes qu'il lui arriva de désigner comme un « *opus autobiathanatohétérographique* ». Je me suis largement appuyé sur ces notations d'une grande richesse, tout en les confrontant à d'autres sources à chaque fois que c'était possible.

Je ne chercherai pas à offrir dans ce livre une introduction à la philosophie de Jacques Derrida, moins encore une nouvelle interprétation d'une œuvre dont l'ampleur et la richesse défieront longtemps les commentateurs. Mais je voudrais proposer la biographie d'une pensée au moins autant que l'histoire d'un individu. Je m'attacherai donc en priorité aux lectures et aux influences, à la genèse des principaux ouvrages, aux turbulences de leur réception, aux combats qu'a menés Derrida, aux institutions qu'il a fondées. Il ne s'agira pas pour autant d'une *biographie intellectuelle*. La formule m'agace, à bien des égards, par les exclusions qu'elle semble impliquer : l'enfance, la famille, l'amour, la vie matérielle. Pour Derrida lui-même – il l'expliqua dans ses entretiens avec Maurizio Ferraris – « l'expression “biographie intellectuelle” » était d'ailleurs éminemment problématique, et plus encore, un siècle après la naissance de la psychanalyse, celle de « vie intellectuelle consciente ». Tout comme lui semblait fragile et indécise la frontière entre la vie publique et la vie privée :

À un certain moment de la vie et de la trajectoire d'un homme public, de ce que, selon des critères bien confus, on appelle un homme public, toute archive privée, à supposer que cela ne soit pas là une contradiction dans les termes, est destinée à devenir une archive publique dès lors qu'elle n'est pas immédiatement brûlée (et encore, à condition que, brûlée, elle ne laisse pas traîner derrière elle la cendre parlante et brûlante de quelques symptômes archivables par l'interprétation ou la rumeur publique)<sup>6</sup>.

La présente biographie n'a donc rien voulu s'interdire. Écrire la vie de Jacques Derrida, c'est raconter l'histoire d'un petit Juif d'Alger, exclu de l'école à douze ans, qui devint le philosophe français le plus traduit dans le monde, l'histoire d'un homme fragile et tourmenté qui, jusqu'au bout, continua de se percevoir comme un « mal aimé » de l'Université française. C'est faire revivre des mondes aussi différents que l'Algérie d'avant l'Indépendance, le microcosme de l'École normale supérieure, la

nébuleuse structuraliste, les turbulences de l'après-68. C'est évoquer une exceptionnelle série d'amitiés avec des écrivains et philosophes de premier plan, de Louis Althusser à Maurice Blanchot, de Jean Genet à Hélène Cixous, en passant par Emmanuel Levinas et Jean-Luc Nancy. C'est reconstituer une non moins longue série de polémiques, riches en enjeux mais souvent brutales, avec des penseurs comme Claude Lévi-Strauss, Michel Foucault, Jacques Lacan, John R. Searle ou Jürgen Habermas, ainsi que plusieurs affaires qui débordèrent largement les cercles académiques, dont les plus fameuses concernèrent Heidegger et Paul de Man. C'est retracer une série d'engagements politiques courageux, en faveur de Nelson Mandela, des sans-papiers ou du mariage gay. C'est relater la fortune d'un concept – la déconstruction – et son extraordinaire influence, bien au-delà du monde philosophique, sur les études littéraires, l'architecture, le droit, la théologie, le féminisme, les *queer studies* et les *postcolonial studies*.

Pour mener à bien ce projet, j'ai naturellement entrepris une lecture ou une relecture aussi complète que possible d'une œuvre dont on connaît l'ampleur : quatre-vingts ouvrages publiés et d'innombrables textes et entretiens non repris en volume. J'ai exploré la littérature secondaire autant que cela m'était possible. Mais je me suis d'abord appuyé sur les considérables archives que Derrida nous a laissées, ainsi que sur des rencontres avec une centaine de témoins.

L'archive était pour l'auteur de *Papier Machine* une véritable passion et un thème constant de réflexion. Mais c'était aussi une réalité très concrète. Comme il le déclara dans une de ses dernières interventions publiques : « Je n'ai jamais rien perdu ou détruit. Jusqu'aux petits papiers [...] que Bourdieu ou Balibar venait mettre sur ma porte [...] j'ai tout. Les choses les plus importantes et les choses apparemment les plus insignifiantes<sup>7</sup>. » Ces documents, Derrida souhaitait qu'ils fussent accessibles et consultables, expliquant même :

Le grand fantasme [...], c'est que tous ces papiers, livres ou textes, ou disquettes, me survivent déjà. Ce sont déjà des témoins. Je pense tout le temps à ça, à qui viendra après ma mort, qui viendrait regarder par exemple ce livre que j'ai lu en 1953, et demandera : « Pourquoi a-t-il coché ça, mis une flèche là ? » Je suis obsédé par la structure survivante de chacun de ces bouts de papiers, de ces traces<sup>8</sup>.

L'essentiel de ces archives personnelles se trouve rassemblé dans deux fonds, que j'ai méthodiquement explorés : la *Special Collection* de la Langson Library d'Irvine, en Californie ; le fonds Derrida de l'IMEC – Institut Mémoires de l'édition contemporaine – à l'abbaye d'Ardenne, près de Caen. Me familiarisant peu à peu avec une graphie dont tous les proches connaissaient la difficulté, j'ai eu la chance d'être le premier à pouvoir prendre connaissance de l'incroyable somme de documents accumulés par Jacques Derrida tout au long de sa vie : les travaux scolaires, les carnets personnels, les manuscrits des livres, des cours et des séminaires inédits, les transcriptions d'entretiens et de tables rondes, les articles de presse, et bien sûr la correspondance.

S'il conservait scrupuleusement le moindre courrier qu'on lui envoyait – regrettant encore, quelques mois avant sa mort, l'unique correspondance qu'il avait détruite<sup>9</sup> –, Jacques Derrida ne faisait que très rarement de brouillons ou de doubles de ses propres lettres. Des recherches considérables ont donc été nécessaires pour retrouver et pouvoir consulter les plus importants de ces échanges, par exemple ceux avec Louis

Althusser, Paul Ricœur, Maurice Blanchot, Michel Foucault, Emmanuel Levinas, Gabriel Bounoure, Philippe Sollers, Paul de Man, Roger Laporte, Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe et Sarah Kofman. Plus précieuses encore sont certaines lettres envoyées à des amis de jeunesse, comme Michel Monory et Lucien Bianco, pendant les années de formation. Bien d'autres sont restées introuvables ou ont été perdues, comme les très nombreuses lettres envoyées par Derrida à ses parents.

Particularité non négligeable, j'ai entrepris cette biographie dans l'immédiat après-coup, alors que nous venions à peine d'entrer « dans le revenir de Jacques Derrida », pour citer une formule de Bernard Stiegler. Commencée en 2007, elle est publiée en 2010, l'année où il aurait eu quatre-vingts ans. Il aurait donc été absurde de ne s'appuyer que sur des matériaux écrits, alors que la plupart des proches du philosophe sont potentiellement accessibles.

Exceptionnelle est la confiance que m'a accordée Marguerite Derrida, en me permettant d'accéder à l'ensemble des archives, mais aussi en m'accordant de nombreux entretiens. Essentielles ont été les rencontres, souvent longues et parfois répétées, avec des témoins de toutes les époques. J'ai eu la chance de pouvoir parler avec le frère, la sœur et la cousine préférée de Derrida, ainsi qu'avec beaucoup de condisciples et compagnons de jeunesse, de manière à éclairer ce qu'il appela un jour « une adolescence de trente-deux ans ». J'ai pu interroger une centaine de proches : des amis, des collègues, des éditeurs, des étudiants, et même quelques-uns de ses détracteurs. Mais bien sûr je n'ai pu prendre contact avec tous les témoins potentiels, et certains n'ont pas souhaité me rencontrer. Une biographie se construit aussi à partir des obstacles et des refus, ou, si l'on préfère, des résistances.

Plus d'une fois, il m'est arrivé d'être pris de vertige devant l'ampleur et la difficulté de la tâche dans laquelle je m'étais lancé. Il fallait sans doute une forme de naïveté, ou au moins d'ingénuité, pour mettre en œuvre un tel projet. L'un des meilleurs commentateurs de l'œuvre, Geoffrey Bennington, n'avait-il pas écarté sévèrement la possibilité d'une biographie digne de ce nom :

Bien entendu, on peut s'attendre à ce qu'un jour Derrida fasse l'objet d'une biographie et alors rien ne pourra empêcher que celle-ci s'inscrive dans la veine traditionnelle du genre [...]. Mais ce type d'écriture, fondé sur la complaisance et la récupération, devra tôt ou tard se confronter au fait que le travail de Derrida en aurait sans doute ébranlé les présupposés. Il y a fort à parier que l'un des derniers genres d'écriture savante ou quasi savante à être affecté par la déconstruction sera celui de la biographie. [...] Est-il possible de concevoir une biographie multiple, stratifiée plutôt que hiérarchisée, autrement dit *fractale*, qui échapperait aux visées totalisantes et téléologiques qui ont toujours commandé au genre<sup>10</sup> ?

Sans nier l'intérêt d'une telle approche, j'ai moins cherché, au bout du compte, à proposer une biographie derridienne qu'une biographie de Derrida. Le mimétisme, en cette matière comme en bien d'autres, ne me semble pas le meilleur service que nous puissions lui rendre aujourd'hui.

La fidélité qui m'importait était d'une autre nature. Jacques Derrida m'avait accompagné, souterrainement, depuis ma première lecture de *De la grammatologie*, en 1974. Je l'avais un peu connu, dix ans plus tard, à l'époque où il écrivit une généreuse lecture de *Droit de regards*, album photographique que j'avais réalisé avec Marie-Françoise Plissart. Nous avons échangé des lettres et des livres. Jamais je n'avais

cessé de le lire. Et voici que, trois années durant, il a occupé le meilleur de mon temps et s'est insinué jusque dans mes rêves, en une sorte de collaboration *in absentia*<sup>11</sup>.

Écrire une biographie, c'est vivre une aventure intime et parfois intimidante. Quoi qu'il arrive, Jacques Derrida fera désormais partie de ma propre vie, comme une sorte d'ami posthume. Étrange amitié à sens unique qu'il n'aurait pas manqué d'interroger. J'en suis persuadé : il n'est de biographie que des morts. À toute biographie, il manque donc le lecteur suprême : le disparu. S'il existe une éthique du biographe, c'est peut-être là qu'on peut la situer : oserait-il se tenir, avec son livre, devant son *sujet* ?

I  
JACKIE  
*1930-1962*

## Chapitre premier

### Le Négus

1930-1942

Longtemps, les lecteurs de Derrida n'ont rien su de son enfance ni de sa jeunesse. Tout juste pouvaient-ils connaître l'année de sa naissance, 1930, et le lieu, El-Biar, un faubourg d'Alger. Des allusions autobiographiques sont certes présentes dans *Glas* et surtout dans *La Carte postale*, mais à ce point prises dans les jeux textuels qu'elles restent radicalement incertaines et comme indécidables.

C'est en 1983, dans un entretien avec Catherine David pour *Le Nouvel Observateur*, que Jacques Derrida accepte pour la première fois de donner quelques détails factuels. Il le fait sur un mode ironique et vaguement agacé, et dans un style quasi télégraphique, comme s'il était pressé de se débarrasser de ces questions impossibles :

*Vous parliez tout à l'heure de l'Algérie, c'est là que tout a commencé pour vous...*

Ah, vous voulez que je vous dise des choses comme « Je-suis-né-à-El-Biar-dans-la-banlieue-d'Alger-famille-juive-petite-bourgeoise-assimilée-mais... ». Est-ce nécessaire ? Je n'y arriverai pas, il faut m'aider...

*Comment s'appelait votre père ?*

Allons bon. Il avait cinq noms, tous les noms de la famille sont cryptés, avec quelques autres, dans *La Carte postale*, parfois illisibles pour ceux-là mêmes qui les portent, souvent sans majuscule, comme on le ferait pour « aimé » ou « rené »...

*À quel âge avez-vous quitté l'Algérie ?*

Décidément... Je viens en France à dix-neuf ans. Je ne m'étais jamais éloigné d'El-Biar. Guerre de 40 en Algérie, donc avec les premiers grondements souterrains de la guerre d'Algérie<sup>1</sup>.

En 1986, dans l'émission de France-Culture « Le bon plaisir de Jacques Derrida », il renouvelle les mêmes objections, tout en reconnaissant que l'écriture permettrait sans doute d'aborder ces questions :

Je souhaiterais qu'il y eût un récit possible. Pour l'instant, ce n'est pas possible. Je rêve d'arriver un jour – non pas à faire le récit de cet héritage, de cette expérience passée, de cette histoire, mais d'en faire au moins un récit parmi d'autres possibles. Mais pour y arriver, il me faudrait faire un travail, me lancer dans une aventure dont je n'ai pas été jusqu'ici capable. Inventer, inventer un langage, inventer des modes d'anamnèse...<sup>2</sup>.

Peu à peu, les allusions à l'enfance vont se faire moins réticentes. Dans *Ulysse gramophone*, en 1987, il cite son prénom secret, Élie, celui qui lui fut donné au septième de ses jours ; dans *Mémoires d'aveugle*, trois ans plus tard, il évoque sa « jalousie blessée » à l'égard des talents de dessinateur que la famille reconnaissait à son frère René.

L'année 1991 marque un tournant, avec le volume *Jacques Derrida* qui paraît dans la collection « Les Contemporains » aux éditions du Seuil : non seulement la

contribution de Jacques Derrida, *Circonfession*, est de bout en bout autobiographique, mais dans le « Curriculum vitae » qui suit l'analyse de Geoffrey Bennington, le philosophe accepte de se plier à ce qu'il désigne comme « la loi du genre », même s'il le fait avec un empressement que son coauteur qualifie pudiquement d'inégal<sup>3</sup>. Mais l'enfance et la jeunesse sont de loin les parties privilégiées, en tout cas pour ce qui est des notations personnelles.

À partir de ce moment, les pages autobiographiques se font de plus en plus nombreuses. Comme Derrida le reconnaît en 1998, « au cours des deux dernières décennies [...], sur un mode à la fois fictif et non fictif, les textes à la première personne se sont multipliés : actes de mémoire, confessions, réflexions sur la possibilité ou l'impossibilité de la confession<sup>4</sup> ». Aussitôt qu'on commence à les assembler, ces fragments proposent un récit remarquablement précis, même s'il est à la fois répétitif et lacunaire. Il s'agit d'une source inestimable, la principale pour cette période, la seule qui nous permette d'évoquer cette enfance de manière sensible, et comme de l'intérieur. Mais ces récits à la première personne – faut-il le rappeler – doivent d'abord être lus comme des textes. On devrait les approcher avec autant de prudence que *Les Confessions* de saint Augustin ou de Rousseau. Et de toute manière, Derrida le reconnaît, il s'agit de reconstructions tardives, aussi fragiles qu'incertaines : « j'essaie de me rappeler, au-delà des faits documentés et des repères subjectifs, ce que je pouvais penser, ressentir à ce moment-là, mais ces tentatives échouent le plus souvent<sup>5</sup> ».

Les traces matérielles que l'on peut ajouter et confronter à cet abondant matériel autobiographique sont malheureusement peu nombreuses. Une grande partie des papiers de famille semble avoir disparu en 1962, lorsque les parents de Derrida ont quitté précipitamment El-Biar. Je n'ai retrouvé aucune lettre de la période algérienne. Et malgré mes efforts, il m'a été impossible de mettre la main sur le moindre document dans les écoles qu'il y a fréquentées. Mais j'ai eu la chance de recueillir quatre précieux témoignages sur ces années lointaines : ceux de René et Janine Derrida – le frère aîné et la sœur de Jackie –, de sa cousine Micheline Lévy, ainsi que de Fernand Acharrok, l'un de ses plus proches amis de l'époque.

En 1930, l'année de sa naissance, l'Algérie célèbre en grande pompe le centenaire de la conquête française. Lors de son voyage, le président de la République, Gaston Doumergue, a tenu à célébrer « l'œuvre admirable de la colonisation et de la civilisation » réalisée depuis un siècle. Ce moment est considéré par beaucoup comme l'apogée de l'Algérie française. L'année suivante, au bois de Vincennes, l'Exposition coloniale accueillera trente-trois millions de visiteurs, alors que l'exposition anticolonialiste conçue par les surréalistes n'a qu'un succès des plus modestes.

Avec ses 300 000 habitants, sa cathédrale, son musée et ses grandes avenues, « Alger la Blanche » apparaît comme la vitrine de la France en Afrique. Tout cherche à rappeler les villes de la métropole, à commencer par le nom des rues : avenue Georges-Clemenceau, boulevard Gallieni, rue Michelet, place Jean-Mermoz, etc. Les « musulmans » ou « indigènes » – ainsi qu'on désigne généralement les Arabes – y sont légèrement minoritaires par rapport aux « Européens ». L'Algérie où va grandir Jackie est une société profondément inégalitaire, sur le plan des droits politiques

comme sur celui des conditions de vie. Les communautés se côtoient mais ne se mélangent guère, surtout lorsqu'il s'agit de se marier.

Comme beaucoup de familles juives, les Derrida sont arrivés d'Espagne bien avant la conquête française. Dès le début de la colonisation, les Juifs ont été considérés comme des auxiliaires et des alliés potentiels par les forces d'occupation françaises, ce qui les a éloignés des musulmans auxquels ils se mêlaient jusqu'alors. Un autre événement va les en séparer plus encore : le 24 octobre 1870, le ministre Adolphe Crémieux donne son nom au décret qui naturalise en bloc les 35 000 Juifs vivant en Algérie. Cela n'empêche pas l'antisémitisme de se déchaîner en Algérie à partir de 1897. L'année suivante, Édouard Drumont, l'auteur tristement célèbre de *La France juive*, est élu député d'Alger<sup>6</sup>.

L'une des conséquences du décret Crémieux est l'assimilation grandissante des Juifs dans la vie française. On conserve certes les traditions religieuses, mais dans un espace purement privé. On francise les prénoms juifs ou, comme chez les Derrida, on les relègue dans une discrète seconde position. On parle du temple plutôt que de la synagogue, de la communion plutôt que de la bar-mitsvah. Derrida lui-même, beaucoup plus attentif aux questions historiques qu'on le croit souvent, était très sensible à cette évolution :

J'ai participé à une transformation extraordinaire du judaïsme français d'Algérie : mes arrière-grands-parents étaient encore très proches des Arabes par la langue, les coutumes, etc. Après le décret Crémieux (1870), à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la génération suivante s'est embourgeoisée : bien qu'elle se soit mariée presque clandestinement dans l'arrière-cour d'une mairie d'Alger à cause des pogroms (en pleine affaire Dreyfus), ma grand-mère [maternelle] élevait déjà ses filles comme des bourgeoises parisiennes (bonnes manières du 16<sup>e</sup> arrondissement, leçons de piano, etc.). Puis ce fut la génération de mes parents : peu d'intellectuels, des commerçants surtout, modestes ou non, dont certains exploitaient déjà une situation coloniale en se faisant les représentants exclusifs de grandes marques métropolitaines<sup>7</sup>.

Le père de Derrida, Haïm Aaron Prosper Charles, dit Aimé, est né à Alger le 26 septembre 1896. À l'âge de douze ans, il entre comme apprenti à la maison de vins et spiritueux Tachet ; il y travaillera toute sa vie, comme l'avait fait son propre père, Abraham Derrida, et comme l'avait fait celui d'Albert Camus, également employé dans une maison de vins, sur le port d'Alger. La vigne, dans l'entre-deux-guerres, est le premier revenu de l'Algérie et son vignoble est le quatrième du monde.

Le 31 octobre 1923, Aimé épouse Georgette Sultana Esther Safar, née le 23 juillet 1901, fille de Moïse Safar (1870-1943) et de Fortunée Temime (1880-1961). Leur premier enfant, René Abraham, naît en 1925. Un second fils, Paul Moïse, meurt à l'âge de trois mois, le 4 septembre 1929, moins d'un an avant la naissance de celui qui deviendra Jacques Derrida. Cela dut faire de lui, écrira-t-il dans *Circonfession*, « un précieux mais si vulnérable intrus, un mortel de trop, Élie aimé à la place d'un autre<sup>8</sup> ».

Jackie naît à l'aube, le 15 juillet 1930, à El-Biar, sur les hauteurs d'Alger, dans une maison de vacances. Sa mère a refusé jusqu'au dernier moment d'interrompre une partie de poker, un jeu qui restera la passion de sa vie. Le prénom principal de l'enfant a sans doute été choisi à cause de Jackie Coogan, qui avait le rôle vedette dans *The Kid*. Au moment de la circoncision, on lui donne aussi un second prénom, Élie, qui n'est pas inscrit à l'état civil, contrairement à celui de son frère et de sa sœur.

Jusqu'en 1934, la famille vit en ville, sauf pendant les mois d'été. Ils habitent rue Saint-Augustin, ce qui pourrait sembler trop beau pour être vrai quand on sait



l'importance que l'auteur des *Confessions* aura dans l'œuvre de Derrida. De cette première habitation, où ses parents ont vécu neuf ans, il ne gardera que de très vagues images : « un vestibule sombre, une épicerie en bas de la maison<sup>9</sup> ».

Peu avant la naissance d'un nouvel enfant, les Derrida s'installent à El-Biar – le puits, en arabe –, une banlieue plutôt cossue où les enfants pourront respirer. S'endettant pour de longues années, ils achètent une modeste villa, 13, rue d'Aurelle-de-Paladines. Située « à la bordure d'un quartier arabe et d'un cimetière catholique, au bout du chemin du Repos », elle est pourvue d'un jardin qu'il évoquera plus tard comme le Verger, le *Pardès* ou PaRDeS, comme il aime l'écrire, image du Paradis autant que du Grand Pardon et lieu essentiel dans la tradition de la Kabbale.

À la naissance de sa sœur Janine correspond une anecdote restée célèbre dans la famille, le premier « mot » de Derrida qui soit parvenu jusqu'à nous. Lorsque ses grands-parents le firent entrer dans la chambre, ils lui montrèrent une malle, qui contenait sans doute le nécessaire d'accouchement de l'époque, en disant que c'était de là que venait sa petite sœur. Jackie s'approcha du berceau et regarda le bébé avant de déclarer : « Je veux qu'on la remette dans sa valise. »

À l'âge de cinq ou six ans, Jackie est un enfant très gracieux. Un petit canotier sur la tête, il chante du Maurice Chevalier pendant les fêtes de famille ; souvent, on le surnomme le « Négus » tellement il est noir de peau. Pendant toute sa petite enfance, la relation de Jackie et de sa mère est particulièrement fusionnelle. Georgette, qui avait été mise en nourrice jusqu'à l'âge de trois ans, n'est ni très tendre ni très démonstrative avec ses enfants. Cela n'empêche pas Jackie d'avoir pour elle une véritable adoration, proche de celle du petit Marcel d'*À la recherche du temps perdu*. Derrida se décrit comme « cet enfant que les grands s'amusaient à faire pleurer pour un oui ou pour un non », cet enfant « qui jusqu'à la puberté appelait “Maman j'ai peur” toutes les nuits jusqu'à ce qu'on le laisse dormir sur un divan près des parents<sup>10</sup> ». Lorsqu'on le met à l'école, il reste en larmes dans la cour, le visage collé contre la grille.

Je me rappelle très bien la détresse, détresse de la séparation d'avec ma famille, d'avec ma mère, les pleurs, les cris dans la maternelle, je revois les images quand l'institutrice me disait : « Ta mère viendra te chercher », je demandais : « Où est-elle ? » et elle me disait : « Elle fait la cuisine », et j'imaginai que dans cette école maternelle [...], il y avait un lieu où ma mère faisait la cuisine. Je me rappelle les larmes et les cris à l'entrée, et les rires à la sortie. [...] J'allais jusqu'à inventer des maladies pour ne pas aller à l'école, je demandais qu'on prenne ma température<sup>11</sup>.

Le futur auteur de « Tympan » et de « L'oreille de l'autre » souffre surtout d'otites à répétition, qui suscitent une grande inquiétude dans la famille. On l'emmène de médecin en médecin. Les traitements de l'époque sont violents, avec des poires d'eau chaude qui percent le tympan. À un moment, il est même question de lui enlever l'os mastoïde, une opération très douloureuse, mais alors assez fréquente.

Un drame infiniment plus grave survient à cette époque : son cousin Jean-Pierre, qui est d'un an son aîné, meurt écrasé par une voiture, devant sa maison de Saint-Raphaël. Le choc est d'autant plus terrible qu'à l'école on lui annonce d'abord par erreur que c'est son frère René qui vient de mourir. Derrida restera très marqué par ce premier deuil. À sa cousine Micheline Lévy, il dira un jour qu'il a mis des années à comprendre pourquoi il a voulu appeler ses deux fils Pierre et Jean.

À l'école primaire, Jackie est un très bon élève, sauf en ce qui concerne son écriture ; elle est jugée impossible et elle le restera. « Pendant la récréation, le maître d'école, qui savait que j'étais le premier de la classe, me disait : "Remonte réécrire ça, c'est illisible ; quand tu seras au lycée, tu pourras te permettre d'écrire comme ça ; mais pour le moment ce n'est pas acceptable"<sup>12</sup>. »

Dans cette école comme sans doute dans bien d'autres en Algérie, les problèmes raciaux sont déjà très sensibles : il y a beaucoup de brutalités entre les élèves. Encore très craintif, Jackie considère l'école comme un enfer, tant il s'y sent exposé. Chaque jour, il a peur que les bagarres dégénèrent. « Il y avait de la violence raciste, raciale, qui se développait tous azimuts, racisme anti-arabe, antisémite, anti-italien, anti-espagnol... Il y avait tout ! Tous les racismes se croisaient...<sup>13</sup>. »

Si les petits « indigènes » sont nombreux dans les classes primaires, ils disparaissent pour la plupart lors de l'entrée au lycée. Derrida le racontera dans *Le monolinguisme de l'autre* : l'arabe est considéré comme une langue étrangère, dont l'apprentissage est possible mais jamais encouragé. Quant à la réalité algérienne, elle est absolument niée : l'histoire de France qu'on leur enseigne est « une discipline incroyable, une fable et une bible, mais une doctrine d'endoctrinement quasiment ineffaçable ». On ne dit pas un mot sur l'Algérie, rien de son histoire ni de sa géographie, alors qu'on exige des enfants qu'ils soient capables de « dessiner les yeux fermés les côtes de Bretagne ou l'estuaire de la Gironde » et de réciter par cœur « le nom des chefs-lieux de tous les départements français<sup>14</sup> ».

Avec la métropole, comme il faut officiellement l'appeler, les élèves entretiennent pourtant des rapports plus qu'ambigus. Quelques privilégiés y vont pour les vacances, souvent dans des villes d'eau comme Évian, Vittel ou Contrexéville. Pour tous les autres, dont font partie les enfants Derrida, la France, proche et lointaine à la fois, de l'autre côté d'une mer qui est comme un abîme infranchissable, apparaît comme un pays de rêve. C'est le « modèle du bien-parler et du bien-écrire ». Bien plus qu'une patrie, on la perçoit comme un ailleurs qui est « à la fois une place forte et un tout autre lieu ». Quant à l'Algérie, ils le sentent « d'un savoir obscur, mais assuré », elle est bien autre chose qu'une province parmi d'autres. « Pour nous, dès l'enfance, l'Algérie, c'était aussi un pays [...]<sup>15</sup>. »

La religion juive est présente dans le quotidien familial de manière plutôt discrète. Lors des grandes fêtes, on emmène les enfants à la synagogue à Alger ; Jackie est surtout sensible à la musique et aux chants sépharades, un goût qu'il gardera toute sa vie. Dans un de ses derniers textes, il se souviendra aussi des rites de la lumière à El-Biar, dès le vendredi soir. « Je revois l'instant où, toutes les précautions étant prises, ma mère ayant allumé la veilleuse dont la petite flamme surnageait à la surface d'un verre d'huile, il fallait soudain ne plus toucher au feu, ne plus allumer une allumette, surtout pas pour fumer, ni mettre le doigt sur un interrupteur. » Il gardera également des images joyeuses de Pourim avec « les bougies plantées dans les mandarines, les "guenégueletes aux amandes", les "galettes blanches" trouées et couvertes de sucre glacé après avoir été trempées dans le sirop puis suspendues comme du linge autour d'une corde<sup>16</sup> ».

Dans la famille, c'est Moïse Safar, le grand-père maternel qui, sans être rabbin, incarne la conscience religieuse : « une rectitude vénérable le plaçait au-dessus du

prêtre<sup>17</sup> ». D'allure austère, très pratiquant, il reste assis dans son fauteuil, plongé pendant des heures dans son livre de prières. C'est lui qui, peu avant de mourir, lors de la bar-mitsvah de Jackie, lui donnera ce tallith entièrement blanc, qu'il évoquera longuement dans *Voiles*, ce châle de prière qu'il dira « toucher » ou « caresser tous les jours<sup>18</sup> ».

La grand-mère maternelle, Fortunée Safar, survivra longtemps à son mari. Elle est la figure dominante de la famille : aucune décision importante ne peut se prendre sans qu'elle soit consultée ; elle fait de longs séjours rue d'Aurette-de-Paladines, dans la famille Derrida. Le dimanche et pendant les mois d'été, la maison déborde de monde. C'est le point de ralliement des cinq filles Safar. Georgette, la mère de Jackie, est la troisième ; elle est célèbre pour ses fous rires et sa coquetterie. Et plus encore pour sa passion du poker. La plupart du temps, elle fait caisse commune avec sa mère, ce qui leur permet d'équilibrer les gains et les pertes. Jackie lui-même racontera qu'il a su jouer au poker bien avant d'apprendre à lire, capable très tôt de distribuer les cartes avec la dextérité d'un croupier de casino. Il n'aime rien tant que de rester assis au milieu de ses tantes, se délectant des bêtises qu'elles racontent avant de les répéter aux cousins et cousines.

Si Georgette adore recevoir, si elle sait à l'occasion préparer un délicieux couscous aux herbes, elle ne se soucie guère des contraintes quotidiennes. Pendant la semaine, les provisions lui sont livrées par l'épicerie voisine. Et le dimanche matin, c'est son mari qui se charge d'aller faire le marché, parfois accompagné de Janine ou de Jackie. Homme plutôt taciturne et sans grande autorité, Aimé Derrida ne proteste guère contre le pouvoir matriarcal. « C'est l'hôtel Patch ici », lance-t-il parfois, mystérieusement, quand ces dames se pomponnent un peu trop à son goût. Son plaisir à lui est d'aller assister aux courses de chevaux, certains dimanches après-midi, pendant que la famille descend vers une des belles plages de sable fin, souvent celle de la Poudrière, à Saint-Eugène<sup>19</sup>.

Alors que la guerre a déjà été déclarée, mais est encore sans effet marquant sur le territoire algérien, une tragédie vient frapper la famille Derrida. Le jeune frère de Jackie, Norbert, qui vient d'avoir deux ans, est atteint d'une méningite tuberculeuse. Aimé se démène en tous sens pour essayer de le sauver, consultant de nombreux médecins, mais l'enfant meurt le 26 mars 1940. Pour Jackie, alors âgé de neuf ans, c'est la « source d'un étonnement infatigable » devant ce qu'il ne pourra jamais comprendre ni accepter : « continuer ou recommencer à vivre après la mort d'un proche ». « Je me rappelle le jour où j'ai vu mon père, en 1940, dans le jardin, allumer une cigarette une semaine après la mort de mon petit frère Norbert : “Mais comment peut-il encore ? Il sanglotait il y a huit jours !” Je n'en suis pas revenu<sup>20</sup>. »

Depuis des années, l'antisémitisme prospère en Algérie plus que dans n'importe quelle région de France métropolitaine. L'extrême droite mène campagne pour l'abolition du décret Crémieux, tandis que la manchette du *Petit Oranais* répète jour après jour : « Il faut mettre le soufre, la poix, et s'il se peut le feu de l'enfer aux synagogues et aux écoles juives, détruire les maisons des Juifs, s'emparer de leurs capitaux et les chasser en pleine campagne comme des chiens enragés<sup>21</sup>. » Peu après l'écrasement de l'armée française, la « Révolution nationale » voulue par le maréchal Pétain va donc trouver en Algérie un terrain plus que favorable. En l'absence de toute

occupation allemande, les dirigeants locaux font preuve d'un grand zèle : pour satisfaire les mouvements antijuifs, les mesures antisémites sont appliquées de manière plus rapide et plus radicale qu'en métropole.

La loi du 3 octobre 1940 interdit aux Juifs d'exercer un certain nombre de métiers, particulièrement dans la fonction publique. Un *numerus clausus* de 2 % est établi pour les professions libérales ; l'année suivante, il sera encore renforcé. Le 7 octobre, le ministre de l'Intérieur Peyrouton abroge le décret Crémieux. Pour toute cette population, française depuis soixante-dix ans, les mesures du gouvernement de Vichy constituent « une terrible surprise, une imprévisible catastrophe ». « C'est l'exil "intérieur", l'expulsion hors de la citoyenneté française, un drame qui bouleverse la vie quotidienne des Juifs d'Algérie<sup>22</sup>. »

Même s'il n'a que dix ans, Jackie subit lui aussi les conséquences de ces mesures odieuses :

J'étais un bon élève à l'école primaire, très souvent le premier de la classe, ce qui m'a permis de remarquer les changements dus à l'Occupation et à l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. Dans les écoles d'Algérie, où il n'y avait pas d'Allemands, on a commencé à nous faire envoyer des lettres au maréchal Pétain, à chanter « Maréchal, nous voilà ! » etc., à hisser le drapeau tous les matins à l'ouverture des classes, et alors qu'on demandait toujours au premier de hisser le drapeau, quand arrivait mon tour, on me faisait remplacer par un autre. [...] Je n'arrive plus à savoir si j'en étais blessé de façon vive, confuse ou vague<sup>23</sup>.

Désormais autorisées, sinon encouragées, les injures antisémites fusent à chaque instant, surtout de la part des enfants.

Le mot « juif », je ne crois pas l'avoir d'abord entendu dans ma famille [...]. Je crois l'avoir entendu à l'école d'El-Biar et déjà chargé de ce qu'on pourrait appeler en latin une *injure*, *injuria*, en anglais *injury*, à la fois une insulte, une blessure et une injustice [...]. Avant d'y comprendre quoi que ce soit, j'ai reçu ce mot comme un coup, comme une dénonciation, une délégitimation avant tout droit<sup>24</sup>.

La situation s'aggrave à vive allure. Le 30 septembre 1941, au lendemain de la visite en Algérie de Xavier Vallat, le commissaire général aux Affaires juives, une loi institue un *numerus clausus* de 14 % des enfants juifs dans l'enseignement primaire et secondaire, une mesure sans équivalent en France métropolitaine. En novembre 1941, le nom de son frère René figure sur la liste des élèves exclus : il va perdre deux années d'études, et pense les arrêter définitivement, comme le feront plusieurs de ses camarades. Sa sœur Janine, qui n'est âgée que de sept ans, est elle aussi chassée de son école.

Jackie, quant à lui, entre en sixième au lycée de Ben Aknoun, un ancien monastère tout proche d'El-Biar. Il y rencontre Fernand Acharrok et Jean Taousson qui seront les grands amis de son adolescence. Mais si cette année de sixième est importante, c'est surtout parce qu'elle coïncide pour Jackie avec une vraie découverte : celle de la littérature. Il a grandi dans une maison où il y avait peu de livres, et a déjà épuisé les modestes ressources de la bibliothèque familiale. Cette année-là, son professeur de français s'appelle M. Lefèvre<sup>25</sup>. C'est un jeune homme aux cheveux roux qui vient tout juste d'arriver de France. Il s'adresse à ses élèves avec un enthousiasme qui les fait parfois sourire. Mais un jour, il se lance dans un éloge de l'état amoureux, évoquant *Les Nourritures terrestres* d'André Gide. Jackie se procure aussitôt l'ouvrage et s'y plonge avec exaltation. Il va le lire et le relire, plusieurs années durant.

J'aurais appris ce livre par cœur. Sans doute comme tout adolescent, j'aimais sa ferveur, le lyrisme de ses déclarations de guerre à la religion et aux familles [...]. C'était pour moi un manifeste ou une bible [...]